

Voyage en France, 16^e série : "de Vendée en Beauce"

Victor-Eugène Ardouin Dumazet, 2^e édition, 1908.

extrait du chapitre XIV (p. 186 à 202), "la Vendée moderne : la foire aux chiens" (p. 190 à 194).

En sortant de Luçon, la transition est brusque entre le Marais coupé de canaux et la Plaine plantée de vignes et de céréales, mais on ne fait que frôler cette grande région poitevine, ici réduite à un étroit plateau entre le Bocage et le Marais. Les caractères du pays s'effacent, aux terres nues succèdent les champs enclos de haies épaisses ; c'est déjà le Bocage, un instant interrompu par une dépression profonde remplie de prairies et arrosée par un cours d'eau étroit et rectiligne : le Lay canalisé. Dans cette sorte de bassin fermé par une digue, il reçoit une petite rivière, l'Yon, dont le cours est tout entier en Bocage ; un autre affluent, le Graon, rejoint le Lay en face du dernier village de la Plaine, appelé la Claie, ainsi placé à la jonction des trois grandes régions poitevines. Un château, aujourd'hui ruiné, gardait cette espèce de porte.

Le Lay descend, sinueux, par Mareuil, des parties les plus accidentées du Bocage. L'Yon vient du chef-lieu de la Vendée par une vallée étroite, fraîche et verte, au-dessus de laquelle le chemin de fer court à travers les closeries classiques du Bocage.

J'ai choisi pour ce voyage le jour d'une grande foire à La Roche. A chaque gare nous restons un temps infini, pour embarquer paysans et paysannes. Enfin voici la jeune cité entre ses boulevards plantés de vieux ormes et le vaste hall de la gare pleine de bruit. La foule est grande ; des rumeurs viennent de la ville : beuglement d'animaux, aboiements d'angoisse annoncent la foire aux chiens. Cette foire fut jadis un rendez-vous fameux dans le monde cynégétique ; elle est bien réduite aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, aux annonces de journaux spéciaux, aux facilités de correspondance, peut-être aussi par la diminution des équipages de chasse.

Malgré sa décadence, la foire n'en est pas moins une des curiosités de l'Ouest ; il s'y traite encore quelques *affaires*, et le nombre d'animaux amenés cette année est de cent cinquante à deux cents. Ceux-ci viennent d'assez loin. Le train de Thouars apporte de nombreuses caisses grillagées d'où s'élevaient, pendant les arrêts, des abois furieux ou plaintifs. Elles renferment des chiens envoyés de Paris ou des chasses des environs.

Je revois donc La Roche-sur-Yon un jour d'animation ; je ne reconnais plus la cité somnolente, au tracé régulier, sortie de l'équerre et du compas des ingénieurs de Napoléon. Certes, on n'a pas changé le tracé des boulevards et des rues se coupant à angle droit, ni l'immense place ornée de la statue équestre du fondateur et bordée de lourdes bâtisses officielles d'un affreux style pseudo-grec. Mais la foule grouillante donne la vie à cet ensemble. Les abords de la gare, avec leurs élégantes maisons de pierre blanche, la partie voisine des boulevards, bordés de jolis hôtels, plantés d'ormes et de tilleuls, sont d'une aimable cité, très vivante par le flot de ces fils de Vendéens, en blouse bleue et feutre noir, armés d'aiguillons pacifiques, qui se sentent bien chez eux dans cette ville construite pour assurer la soumission de leurs pères.

Dans l'intérieur, les plantations des avenues et des places, des squares très verts, de beaux mails enlèvent à cette petite capitale, semblable jadis à un camp, l'aspect triste qu'elle eut au début. D'ailleurs, le choix de ce chef-lieu de la Vendée a été judicieux, l'accroissement fut donc rapide. Le misérable hameau qui entourait un château fort bâti au-dessus d'un rocher est devenu un centre important. Alors que plusieurs chefs-lieux de département d'antique origine n'ont pas 10 000 habitants, la Roche-sur-Yon en possède plus de 13 000 et son accroissement n'est pas fini, les chemins de fer ayant achevé l'œuvre des routes en faisant de la Roche un centre vital.

Ma première visite est pour la foire aux chiens. Il y a par an cinq de ces foires ; l'une, celle d'aujourd'hui, a lieu le deuxième lundi de mai, l'autre le second lundi de juillet. La première est de beaucoup la plus importante : on y vient de Paris, de Lyon, de l'Allier, où existent encore de nombreux équipages de chasse. Mais, comme je l'ai dit, l'affluence est moins grande depuis dix ans ; la foire a perdu les trois quarts de son importance : jadis on y comptait de cinq à six cents animaux. Le prix lui-même est tombé de 300 francs à 160 ou 200 francs pour les chiens d'arrêt. Il est encore de 300 francs

pour les chiens à courre le cerf. Les éleveurs viennent de toute la Vendée, surtout d'un rayon de sept ou huit lieues autour de la Roche-sur-Yon. Les animaux qu'ils amènent ne sont pas des chiens dressés, mais des bêtes dont toute l'éducation est à faire.

La Roche-sur-Yon n'est pas le centre primitif de l'industrie canine, puisque la ville est d'origine récente. Le Poiré-sur-Vie, chef-lieu de canton du Bocage vendéen, eut longtemps le monopole de l'élevage. On y élevait le chien de Poitou, race fameuse ; chaque année les piqueurs de de Victor-Emmanuel y venaient faire des acquisitions pour les meutes royales. Dans le monde des chasseurs, un aubergiste du cru nommé Coudin, avait une grande célébrité pour les animaux qu'il élevait. Aujourd'hui encore, dans toutes les fermes, on nourrit des chiens ; beaucoup de gens préfèrent cet élevage à celui du porc : ils le prétendent bien plus lucratif.

Au fur et à mesure que la ville de la Roche-sur-Yon se développait et devenait, par ses nombreux chemins de fer, le centre vivant du pays, le marché du Poiré était abandonné pour le chef-lieu par les acheteurs. On vit même quelques habitants de la Roche se livrer à cette industrie : on m'a cité un porteur de contraintes, le père Jean, comme un éleveur remarquable ; une vieille femme ne vit que du produit de ses bêtes ; enfin j'ai eu la bonne fortune d'être mis en relation avec un employé de la préfecture, M. Berlin, qui se livre à ce métier avec passion et profit. Il y a apporté un peu d'esprit scientifique, procède à une sélection sévère des races, va chercher lui-même des étalons dans les équipages célèbres de Rambouillet et de Chinon et parvient ainsi à des résultats inconnus de ses empiriques concurrents. Il ne fait pas que le chien du Poitou, il recherche surtout le sang anglais, les animaux de cette race étant fort précoces, ils sont formés à sept mois. M. Berlin possède sept chiennes pour l'élevage ; elles sont l'objet de soins judicieux et reçoivent une nourriture appropriée à leur état ; ainsi, pendant l'allaitement, ces bêtes ne mangent que de la viande crue. Elles ne sont point parquées en ville, on les met en pension à la campagne, moyennant 5 francs par mois. En ville, on devait les tenir à l'attache et enfermer les jeunes chiens. Ces animaux feraient d'incessants efforts pour s'échapper, gratteraient la terre, s'abîmeraient les pattes, recevraient des coups et perdraient, avec leurs meilleures facultés, toute leur valeur marchande. A la campagne, les chiens peuvent courir à leur gré, ils mènent une vie libre qui leur donne, par intuition, les qualités recherchées dans un chien de chasse.

A partir du vingtième jour, les jeunes animaux reçoivent une soupe mitonnée et du lait. Ils sont ensuite nourris de lait, de pommes de terre et de légumes, jusqu'à l'âge de sept ou huit mois. Les chiens reviennent alors chez le propriétaire qui les nourrit de biscuit spécial, de maïs, etc., on les met en pension chez les équarisseurs et les bouchers, qui les nourrissent de viande crue, comme ils le seront dans les équipages. La pension est gratuite, mais éleveur et nourrisseur se partageront le prix de la vente.



Les paysans qui produisent le chien n'ayant pas les moyens de M. Berlin, de se tenir en relation avec la clientèle, leur élevage est naturellement moins compliqué. Ce sont eux qui viennent à la foire de la Roche, sur cette vieille petite place de l'Horloge, irrégulière de forme, très déclinée, seul coin ancien de cette cité neuve, régulière et monotone. Une maison de granit ornée d'élégantes fenêtres à meneaux porte la date de 1686 ; une autre est de 1588. Les animaux sont attachés à un gros fil de fer tendu sur des piquets. On y voit surtout le basset de Vendée, blanc et orange, cher aux braconniers ; le briquet de Vendée, bel animal aux poils rudes et longs, aux allures de fauve, dont le prix atteint couramment 200 francs ; le bricaillon est moins cher. Voici des chiens d'arrêt, blancs à grandes taches rousses. Des chiennes allongées sur le sol allaitent leurs petits ; l'une d'elles en a huit, déjà vigoureux. A côté de ces chiens attachés, d'autres sont groupés autour de leurs maîtres, dans les coins de la place, sous les anfractuosités de porte ; ils s'échappent parfois pour ébaucher une liaison, commencer une bataille, et c'est un grondement incessant d'abois, de hurlements et de plaintes. On procède au déjeuner, il est simple : quelques morceaux de pain jetés dans un seau et avalés avant même d'être trempés.

Les marchands et les marchandes, celles-ci en nombre, sont des paysans du Bocage, mais sont d'allure plus farouche que les bouviers à longue blouse bleue aperçus tout à l'heure sur le champ de foire. Ils ont une vague allure de braconniers et rappellent fort le type classique du Vendéen de la Révolution. Un groupe surtout m'a frappé, l'homme et la femme, assis près de quelques briquets hirsutes et d'un chien de berger aux yeux mystérieux et doux.

Pour tout ce monde, la foire est la grande affaire ; en dehors des places où l'on vend des bœufs, chevaux ou chiens, il n'y a personne à travers la ville. Pas un promeneur dans les jardins de la préfecture, où se dresse la statue en marbre blanc de Paul Baudry, le grand peintre, fils d'un sabotier, le premier homme célèbre né dans la jeune cité.

La Roche-sur-Yon est loin d'avoir rempli toute son enceinte. Les fondateurs, en prolongeant la ligne de leurs boulevards au pied de la colline, dans la vallée de l'Yon, escomptaient sans doute l'attraction de la France centrale et de Paris sur la cité improvisée et croyaient au développement des quartiers de l'est. Les routes de Saumur, de Bressuire et de Luçon semblaient en effet destinées à amener la vie extérieure à Napoléon-Vendée devenue Bourbon-Vendée. Les chemins de fer sont venus, ils ont complètement transformé les conditions d'existence de la ville ; la gare, située sur le plateau, à l'ouest, a attiré l'animation de ce côté, même un quartier nouveau se crée en dehors de l'enceinte si consciencieusement tracée, détruisant la belle ordonnance de la petite capitale. L'accroissement ne cessera pas, les quartiers de l'est resteront solitaires.

C'est dommage, les bords de l'Yon pouvaient seuls donner un peu de pittoresque. Il y a là une vieille rue de village, une falaise, d'antiques demeures déjetées, aux toits brunis, qui ne ressemblent guère au reste de la ville. Le nom du quartier abrité au pied du rocher qui porte la caserne a lui-même une saveur particulière : *Aiguebouille*. Sauf du côté de la gare, les boulevards de ceinture sont d'une solitude profonde. Largés, bien entretenus, plantés de grands arbres, ils forment une promenade de 3500 mètres de circuit, que bien des villes pourraient envier. La partie basse, dans la vallée, est exquise.

[...]